

ardemment après la source d'eau vive que notre Bienheureuse après la souffrance et le mépris. Son unique préoccupation n'était-elle pas en effet l'union la plus intime, la ressemblance la plus parfaite avec son Jésus pauvre et délaissé? Aussi jamais elle ne demanda à Dieu de soulever les voiles qui lui dérobaient sa présence, afin de contempler son auguste visage; c'était assez pour elle de le voir à travers les ombres d'ici-bas. En vain chercherait-on dans sa vie ces révélations, ces extases, ces ravissements qui ont marqué la vie de certains saints honorés par l'Eglise. Elle ne consentit même pas à lire les Révélations de sainte Gertrude. C'eût été sans doute trop de bonheur pour elle sur la terre. Elle ne voulait parvenir au ciel que par le seul chemin de la croix. Toute sa vie elle suivit la voie sûre de la sainteté tracée par la séraphique Thérèse en ces termes: « Souviens-toi, ma fille, que le faite de la sainteté ne consiste pas dans les ravissements et les extases, mais bien dans le travail, la souffrance et l'amour. » Ces quelques mots ne sont-ils pas toute la carrière de Marie-Anne?

Pendant sa dernière maladie, son directeur de conscience crut bon, pour la réconforter, de lui faire entrevoir le bonheur qui l'attendait dans la patrie céleste. « Montez au ciel, âme généreuse, lui dit-il, pour partager avec votre divin Epoux les délices éternelles. Oh! qu'ils sont beaux les chœurs des vierges qui marchent à la suite de l'Agneau, attirées par l'odeur de ses parfums, revêtues de tuniques d'une blancheur éclatante, le front ceint de la couronne de gloire ». Ces paroles furent-elles du goût de la Bienheureuse? Qu'on en juge par sa réplique. Sans hésitation, Marie-Anne tourne la tête vers l'image du Christ souffrant qu'elle a devant sa couche, et du doigt elle indique la couronne d'épines. Ce fut toute sa réponse, mais ne signifiait-elle pas clairement qu'en véritable épouse du Sauveur, elle préférerait le fiel et l'amertume de la souffrance aux aromates de la consolation.

Cependant la course terrestre de Marie-Anne de Jésus approchait de son terme. Elle gisait sur son lit d'agonie; la vie s'en allait peu à peu de son corps amaigri; ses douleurs étaient plus aigües; sa respiration devenait si difficile qu'à chaque instant il semblait qu'elle dût expirer. Ses parents et ses proches s'attendaient à voir quelque signe extraordinaire de sa sainteté. Il n'en fut rien; sa mort devait être l'écho fidèle de sa vie. Elle allait sortir de ce monde, calme et